

Son dessein ne se limitait pas cependant à élargir son audience des étudiants de l'amphithéâtre aux intellectuels, il voulait aussi s'attacher à la formation politique et culturelle de l'homme de la rue, lecteur de la presse quotidienne ou hebdomadaire. C'est pourquoi il n'est pas dépourvu d'intérêt de porter un regard plus particulier sur ses publications dans un grand quotidien comme El Sol.

La création, en 1917, de ce quotidien de conception moderne, équipé d'un matériel nouveau, conçu comme une véritable entreprise, grâce à l'efficacité d'un industriel basque, ingénieur des Ponts et Chaussées, Nicolas María de Urgoiti, constitua dans le monde de la presse un événement d'autant plus remarqué qu'Ortega quittait ainsi officiellement le journal familial El Imparcial, et exerçait dans El Sol une sorte de magistère spirituel. Il entraînait avec lui une équipe de rédacteurs et de disciples qui le suivaient depuis ses premières tentatives de création journalistique.

Ayant ainsi un organe de presse à sa disposition permanente, Ortega y publia pendant treize ans la partie majeure de son oeuvre, pratiquement les deux tiers, entre 1917 et 1931. Au cours de cette période, où se joue l'avenir de l'Espagne, la lecture attentive de ce quotidien révèle l'homme, son oeuvre et son influence sur l'évolution politique de ses concitoyens. Pour lui, l'Espagne doit être délivrée de l'héritage nocif du XIXe siècle pour affronter sans détours les problèmes sous-jacents qu'elle néglige ou sous-estime sur le plan politique, scientifique et philosophique, en s'ouvrant au monde.

En outre, El Sol permet à l'écrivain une grande souplesse d'expression adaptée aux événements mouvants sans perdre de vue le rhumb. Dès lors, suivant la conjoncture politique, la forme du gouvernement en place, les circonstances extérieures, l'article paraît en éditorial ou dans le corps du journal ; il est annoncé à grand fracas ou reste anonyme (mais cet anonymat ne trompe personne). Son style séduit, interpelle et étonne le lecteur qui apprécie la présentation attrayante d'une question envisagée souvent d'une façon originale et inattendue, et annoncée par un titre qui bien souvent entrera dans le langage courant : "La deshumanización del arte", "La época del señorito satisfecho", "Fraseología y sinceridad", "Socialización del hombre", "La rebelión de las masas", "El poder social", etc...

Cependant, cette activité passionnée n'est pas innocente, elle se dresse devant lui comme une énigme à résoudre. Pour lui, le métier de journaliste se sublime en un devoir patriotique en face des circonstances. Il y voit une oeuvre de clarté, d'élévation du niveau culturel espagnol, dont l'efficacité nécessitait des moyens de vulgarisation à la portée de tout un chacun, avec qui Ortega veut progresser par le truchement d'un dialogue. Ayant ainsi suscité un courrier des lecteurs, par des allusions à celui-ci, il incline son propos jusqu'à en faire parfois l'objet d'un article.

Oserais-je dire que ce propos révèle une intention salvatrice personnelle et collective ? En faisant allusion à son oeuvre, on emploie systématiquement la formule numismatique "Yo soy yo y mi circunstancia", en occultant trop souvent la suite : "si no la salvo a ella, no me salvo yo".

Vivant à une époque où les hommes faisaient désespérément l'essai de formes de vie diverses, Ortega sentait que sa vocation était d'appeler l'homme à l'authenticité, spécialement sur le terrain de la politique et de l'histoire. Or, pendant ces années troublées précédant la guerre civile, Ortega mène une vie publique intense : cours à l'Université, conférences, voyages à l'étranger, direction de revue, de collection littéraire, présidence de manifestations culturelles, accueil de savants étrangers (Einstein), pour aboutir à une fonction purement politique de député et de présidence éphémère, certes, du Conseil d'Etat.

Ce constant contact avec la presse, la réalité quotidienne, accentue en lui cette lourde dualité entre le penseur à la recherche d'une vérité toujours plus inaccessible, et le politique qui doit agir en fonction des valeurs que le penseur doit déterminer.

Dès lors, la défense et l'illustration de la connaissance du vrai revêtent dans ses articles un ton pathétique, parce qu'on y sent l'écho amorti d'une inquiétude, voire d'un pessimisme. Son impatience s'accroît avec la précipitation des événements, rappelons à cet effet le célèbre "Delenda est Monarchia" concluant un article sur le pouvoir de la presse en 1930, et qui fit, à l'époque, l'effet d'une bombe. Mais cette impatience se teintera peu à peu d'une nostalgie impuissante devant le déroulement des événements.

De là, au cours du temps son apparent détachement de la chose publique, de là l'hésitation du penseur qui se sent responsable en partie de ce déroulement sans frein. L'homme d'action connaît alors cette impuissance passive devant les contingences de la vie quotidienne qui occultent la transcendance de la vérité, comme s'il était en présence d'une fatalité inhumaine.

Examinée ainsi à travers ses articles de presse, l'oeuvre d'Ortega apparaît comme une réponse globale d'un intellectuel, représentatif de certaines forces sociales à la crise européenne et plus particulièrement espagnole. Elle représente une volonté de mener de front deux vocations en s'imposant la cohabitation de deux genres de réflexions qui, traditionnellement s'excluent plus ou moins, et qui de ce fait sont menées dans une tension permanente. Ortega, comme le dit si bien Salvador de Madariaga :

"no se desvía del sistema porque le atraiga la prensa, ya en sí ya como instrumento de educación política de España ; sino porque al contacto íntimo con su tierra y pueblo, le baja la presión filosófica (intelectual), mientras le aumenta la presión teológica (vital)."

Quoi qu'il en soit, le journalisme, tel que le pratiquait Ortega était d'une si grande qualité, que la presse ne pouvait plus désormais rester au niveau modeste qu'on lui connaissait avant qu'il y manifeste une orientation nouvelle.

Béatrice FONCK *

* Communication présentée lors de l'hommage à José ORTEGA Y GASSET organisé par le CENTRE POMPIDOU à Paris le lundi 21 novembre 1983. D'autres communications furent présentées par MM. Alain GUY, Vicente CACHO et David MATA. Mme Béatrice FONCK est l'auteur d'une thèse de 3ème cycle intitulée : Histoire et politique dans les articles de José Ortega y Gasset (1923-1931) d'après le journal EL SOL. (Directeur de recherches : M. le Professeur Louis URRUTIA).

NOTES

(1) Deux ouvrages traitent de ce sujet :

Las empresas políticas de Ortega y Gasset, Gonzalo Redonco, Ed. Rialp, Madrid 1970,

et

Ortega publicista, Vicente Romano García, Ed. Akal, Madrid 1976.

(2) Voir, sur cette revue, l'excellent ouvrage d'Evelyne López Campillo, La Revista de Occidente y la formación de minorías, Ed. Taurus, Madrid 1972.

HOMMAGE ANTHOLOGIQUE A RAFAEL ALBERTI

Du 23 au 26 avril 1983, la France rendait hommage à Rafael Alberti en la ville rose de Toulouse. L'Université de Toulouse-le-Mirail y organisait un récital de poésie et un colloque Rafael Alberti, couronné par la remise du grade de Docteur Honoris Causa.

Après un accueil chaleureux des hispanistes français et des réfugiés espagnols de Toulouse, Rafael Alberti donna lui-même un récital de poésie, dimanche 24 avril au soir. Au milieu d'une assemblée très nombreuse - un tiers des participants dut rester debout - le poète se raconta en présentant les poèmes qu'il lisait. Evoquant son premier prix de poésie, attribué à *Marinero en tierra* par Antonio Machado, Ramón Menéndez Pidal et Gabriel Miró, il nous dit un poème de la mer :

El mar. La mar.
El mar. ¡ Sólo la mar !
¿ Por qué me trajiste, padre ;
a la ciudad ?
¿ Por qué me desenterraste
del mar ?
En sueños, la marejada
me tira del corazón.
Se lo quisiera llevar.
¿ Padre, por qué me trajiste
acá ?

Rafael Alberti évoque ensuite la guerre, en lisant *Madrid, corazón de España*. Il rend hommage à trois poètes morts pendant la guerre : Antonio Machado, Federico García Lorca et Miguel Hernández en lisant *El crimen fue en Granada*, *El llanto por Ignacio Sánchez Mejías* et *Vientos del pueblo me llevan*.

Puis, il repasse en souvenir 39 années d'exil, à Paris (1939-1940), en Argentine (1940-1962) et à Rome (1962-1977). Le poète nous raconte ses amis, Louis Aragon :

Aragon decir sólo Aragon
o decir sólo Louis
o más completamente decir Louis Aragon
en París en Moscú o allá en aquel Madrid cercado de
la sangre

Una luz sin remedio
en agudo cristal que se rompe de ira
una furia que invade
un fúlgido torrente que sacude
y llena de señales este siglo que pasa

Queráis o no queráis
su sitio ya está allí fijo y movable
y no habrá paz que lo condene
guerra que lo soporte
piedra o palabra que intente derribarlo

Inútil rehuirlo
pues es imán que atrae absorbe impulsa arrastra

et Pablo Picasso :

¿ Qué hubiera sido de ti, Pablo,
si de entre los ocho nombres
con que fuiste bautizado
hubieras preferido al de Pablo Picasso
el de Diego Picasso,
al de Diego Picasso
el de José Picasso,
al de José Picasso
el de Francisco de Paula Picasso,
al de Francisco de Paula Picasso
el de Juan Nepomuceno Picasso,
al de Juan Nepomuceno Picasso
el de María de los Remedios Picasso,
al de María de los Remedios Picasso
el de Crispín Picasso,
al de Crispín Picasso
el de Crispiniano de la Santísima Trinidad Picasso ?
¿ Cómo hubiera pintado Diego Picasso,
cómo José Picasso,
cómo Francisco de Paula Picasso,
cómo Juan Nepomuceno Picasso,
cómo María de los Remedios Picasso,
cómo Crispín Picasso,
cómo Crispiniano de la Santísima Trinidad Picasso ?